

HORI Tatsuo

*Le vent se lève*

HORI Tatsuo, *le Vent se lève* / 風立ちぬ / *Kaze tachinu*. (1936-1937). Traduction de Daniel Struve. Paris. Gallimard, l'Arpenteur. 1993. 123p.

HORI Tatsuo (1904-1953), poète, écrivain et traducteur, emprunte à Paul Valéry le premier hémistiche de la dernière strophe de son *Cimetière marin* comme titre pour son livre, titre qui nous introduit dans la tonalité du texte. Le je narrateur conte son amour pour une tuberculeuse, Setsuko, en trois temps : la rencontre, le séjour avec elle dans un sanatorium et l'après elle.

Les deux jeunes gens amoureux, en séjour à la montagne dans le même établissement, passent leurs journées toujours selon le même rituel : à l'écart à l'ombre d'un bouleau, il la regarde peindre avec passion, jusqu'au jour où, événement prémonitoire, le vent renverse toile et chevalet. L'arrivée du père pousse le narrateur à décider de se fiancer avec Setsuko.

C'est chose faite lorsque peu avant le printemps suivant, le père de Setsuko lui demande d'accompagner sa fille dans un sanatorium réputé. Ils y passent, le printemps, l'automne et l'hiver, lui dormant dans un petit réduit dépendant de la chambre qui ouvre sur une terrasse avec vue sur une montagne. Leur vie se déroule selon l'état de Setsuko lui permettant de se promener à son bras ou la forçant à rester alitée, vie faite de petits riens, d'émerveillements devant le sublime paysage, de paroles anodines, de silences, de gestes délicatement tendres. L'état de Setsuko empirant avec l'hiver et la laissant dans une semi-conscience, il se remet au travail, travail dont on comprend qu'il s'agit d'écriture.

Après une ellipse pudique, nous retrouvons trois ans plus tard le narrateur, seul, dans un chalet aux environs du même sanatorium. Il nous livre les pages de son journal, allant du 13 au 30 décembre 1936, dans ce qu'il nomme dans un premier temps la « Vallée de l'ombre de la mort ». Il nous introduit doucement dans les recoins de cette vallée qu'il est peu à peu prêt à appeler la « Vallée du bonheur ».

Le livre d'Hori appartient à un genre littéraire nommé en japonais *watakushi shôsetsu* / 私小説, soit « roman du je », autofiction à tendance autobiographique, Hori, asthmatique, ayant fait plusieurs séjours en sanatorium, avant de mourir lui-même de tuberculose. Il nous offre avec le vers tronqué de Valéry (note) ses humeurs et ses sensations dans l'antichambre de la mort.

Note : il faudrait citer l'ensemble du long poème de Valéry pour mesurer et apprécier les résonances. Nous nous limitons à la dernière strophe.

« Le vent se lève ! ... Il faut tenter de vivre !  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs !  
Envolez-vous, pages tout éblouies !  
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

## Citations

« Le vers inopinément monté à mes lèvres deux ans auparavant, l'été où nous étions rencontrés pour la première fois, et que j'aimais ensuite à me réciter à tout propos, ce vers : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre », que j'avais complètement oublié depuis, avait soudain repris tout son sens pour nous : c'était des journées comme en avance sur la vie, pleines d'une

exaltation, d'un bonheur poignant, plus intenses que ceux de la vie. Nous commençâmes à préparer notre départ, prévu à la fin du mois, pour le sanatorium au pied du Yatsugatake. » p.27

« La monotonie des journées n'était brisée que par les accès de fièvre de Setsuko. À l'évidence, ces accès de fièvre minaient implacablement les forces de la malade. Mais ces jours-là, nous nous efforcions de goûter plus pleinement encore, plus lentement, tel un fruit interdit dont on se délecte en secret, le charme des rites invariables de la journée, si bien que le bonheur que nous procurait cette existence à l'arrière-goût de mort, n'était en rien diminué. » p.43

« Haletant, je m'assis sans réfléchir sur les planches de la véranda, quand soudain dans mon agitation, je sentis que tu venais contre moi. Je continuai à rêver, le menton dans les mains, comme si rien ne s'était passé. Et cependant, je ressentais ta présence vivante, si distincte qu'il me semblait que ta main était venue se poser contre mon épaule. » p.113